Document generated on 05/31/2025 9:53 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Marc Provencher, André Trottier

David Clerson

Number 129, Spring 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36844ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Clerson, D. (2008). Review of [Marc Provencher, André Trottier]. *Lettres québécoises*, (129), 30–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

☆☆☆

Marc Provencher, *Treize contes rassurants*, Montréal, Leméac, 2007, 96 p., 11,95 $.

Une habile construction

Le titre de ce recueil est évidemment ironique : les nouvelles qui le composent cherchent à déranger leurs lecteurs, à mettre leurs travers en évidence, à les déstabiliser.

Les thèmes de Marc Provencher sont résolument contemporains. L'auteur nous parle de la peur obsessive des maladies, du culte du corps, des déviances sexuelles... Il s'agit ici de textes à chute ne renouvelant pas le genre de la nouvelle, mais rédigés d'une écriture sobre qui amène le lecteur pas à pas dans un quotidien étrange, légèrement décalé par rapport au nôtre. Texte après texte, Provencher rappelle la fragilité de l'existence, répète que la vie ne tient qu'à un fil : un militant d'un groupe antitabac est fauché par un camion tandis qu'il fait la morale à une fumeuse, une femme vivant dans un environnement aseptisé pour se protéger des microbes meurt « les poumons et le système nerveux saturés de produits d'entretien en tout genre » (p. 74). La mort arrive tôt ou tard.

L'humour noir de Provencher aurait pu être plus décapant parfois et la fin abrupte de certaines de ses nouvelles est trop prévisible. Son propos déstabilise, mais la forme de ses écrits étonne peu. Reste qu'il maîtrise l'art de la concision et que la plupart de ses textes sont habilement narrés. Je pense en particulier à « Vers le lave-auto », dans lequel il emprunte le point de vue d'un enfant d'une inquiétante lucidité dont les peurs, *a priori* irrationnelles, sont chargées de sens.

« L'humour noir de Provencher aurait pu être plus décapant parfois et la fin abrupte de certaines de ses nouvelles est trop prévisible. »

Bien qu'il s'agisse essentiellement de nouvelles réalistes, certaines se rapprochent soit du récit fantastique, soit du récit d'anticipation sans pourtant nuire à l'unité du recueil. De ce fait, si les personnages de « La moyenne » vivent dans un pays où une loi les oblige à répondre aux sondages téléphoniques, dans nos sociétés, les sondages font loi. La treizième nouvelle du recueil le conclut habilement. Ici, douze camions — comme les douze précédents textes de Provencher — s'arrêtent dans une rue. Des camionneurs en sortent pour démonter « le décor », roulant l'asphalte, désassemblant les maisons et les emportant avec leurs habitants. Les camions disparaissent ensuite dans le lointain, ne laissant derrière eux qu'une étendue blanche comme « la surface immaculée de la page » (p. 93). Le texte s'affirme ici comme œuvre de fiction et, refermant le livre, on se dit qu'il s'agit, pour l'essentiel, d'une habile construction.

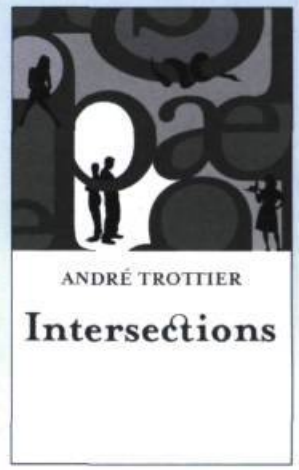
DAVID CLERSON

☆☆

André Trottier, *Intersections*, Montréal, Marchand de feuilles, 2007, 112 p., 14,95 $.

Un regard désabusé

J'apprécie la maîtrise formelle ; je regrette la minceur du propos.



Ce recueil de vingt nouvelles livre une série de scènes du quotidien du Québec d'aujourd'hui, un Québec où l'on mange des aliments surgelés, où l'on prend des somnifères pour dormir, où l'on écoute *Loft Story*. On y raconte des ruptures, des rencontres, des retrouvailles, des petites déceptions : un homme courtise une femme sans savoir qu'elle est lesbienne, un autre était si soûl qu'il ne se souvient plus s'il a fait l'amour avec une ancienne amante retrouvée la veille. On nous parle du temps qui passe, de la complexité des rapports humains, de l'obsession du sexe. Les nouvelles d'André Trottier sont habilement menées. Parfois très brèves, elles mettent rapidement le lecteur en contexte, le plongeant dans des histoires qui n'ont rien d'exceptionnel, dans des situations que la trame du récit ne résout pas, où le caractère énigmatique de la vie est préservé. Il pourrait s'agir, comme chez Raymond Carver, de peintures du quotidien parlant d'elles-mêmes, auxquelles il n'y a rien à ajouter. Ce n'est pas le cas. André Trottier est un habile portraitiste, mais ses narrateurs s'évertuent à commenter ses récits, nous livrant des propos d'un cynisme facile et d'un humour désabusé qui viennent briser la narration et annuler le pouvoir d'évocation du récit. Quand l'auteur écrit : « Un repas de moins à faire, c'était quand même une petite victoire sur l'entropie. » (p. 45) ou « Ça faisait tellement longtemps que j'avais pas baisé que j'étais quasiment redevenu vierge » (p. 14), le lecteur se demande s'il doit rire. À quelques exceptions près, ces nouvelles conservent une même tonalité qui cesse rapidement de surprendre. On nous dit et redit la difficulté des rapports humains dans le monde d'aujourd'hui, mais seulement en surface. À terme, le lecteur n'est ni touché ni déstabilisé. Néanmoins, de rares nouvelles d'André Trottier parviennent à faire ressentir avec force, mais en finesse, un certain mal de vivre. C'est le cas du texte qui clôt le recueil. Un personnage roule dans une banlieue paisible. Il y croise le regard d'une inconnue : « J'aurais parié qu'elle ne portait aucun maquillage, mais seulement le poids de cette journée, et le soleil qui allait bientôt disparaître, et le monde, au coin de cette rue. » (p. 105) Il ne se passe rien d'autre, ou à peu près, mais, à partir de ce simple échange, l'auteur parvient à dire beaucoup.*

« Quand l'auteur écrit : "Un repas de moins à faire, c'était quand même une petite victoire sur l'entropie." (p. 45) ou "Ça faisait tellement longtemps que j'avais pas baisé que j'étais quasiment redevenu vierge" (p. 14), le lecteur se demande s'il doit rire. »